

L'ÉCHO DE BEG AVEL

Rédacteur en chef : P. Lemoine. Journalistes : Jessica Moritz 5A, Quentin Le Chat-Guegan 6C, Alexandre Le Pors 3F. Avec le soutien de C. Richard.



Sommaire :

VIE SCOLAIRE	
Opération petit déjeuner	2
Club musique	2
Voyage à Eichwalde	3
HISTOIRE AU C.D.I.	4
Salaam Ali !	6
KIDS AND MUSIC	8
Objectif Brevet	9
Projet « Pirates »	10
Hallo Laura !	11
Satire	12
ACTUALITE INTERNATIONALE	
Commémoration 1914-18	14
NOUVELLE	15
JEUX	19
LA B.D.de Quentin	20

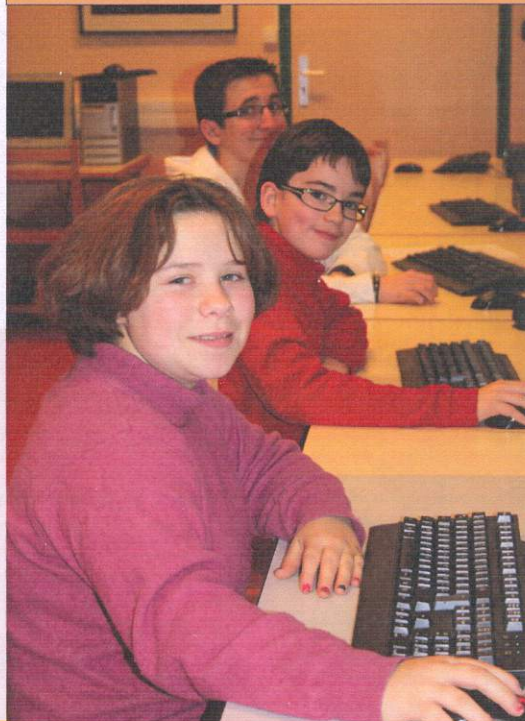
Ils sont de retour !!!

Éditorial :

Pendant toute l'année...
 Chaque semaine...
 Tous les mardis soirs...
 Ils se réunissent...
 Rien que pour vous...
 Pour vous concocter cette surprise...
 Les voilà...
 Ils arrivent...
 Ils sont trois...
 Alors attention...
 Ils reviennent pour la deuxième fois...
 Préparez-vous bien à...

L'Écho de Beg-Avel !

Alexandre Le Pors 3F



Nous, les journalistes



Le 4 février 2014, les 6èmes sont allés au self du lycée à 8h00 pour déguster un véritable petit déjeuner grâce à l'Opération petit-déjeuner.

Deux semaines avant, ils avaient participé à une discussion au C.D.I. sur le thème du petit-déjeuner idéal. L'infirmière, Soizic Le Denmat, était intervenue pour leur expliquer le rôle de chacun des composants du petit-déjeuner et l'importance de son équilibre.

Ils ont eu à faire une affiche synthétique exposant les ingrédients indispensables et leur rôle.

Q. L.G.

En avant la Musique !

Vie scolaire

Ils se sont inscrits au Club Musique, car ils voulaient en faire ! Certains n'en n'avaient pas fait avant et voulaient essayer d'apprendre.

« - De quel instrument voulez-vous jouer ?
Trompette ? Bongo ? Tambour ? Piano ?
Tuba ? Cymbale ? Saxophone ?

A vous de décider ! »

L'animateur, il s'appelle Nicolas Hommet, c'est un musicien qui joue dans une formation, un groupe quoi !

« - Je fais partie d'un groupe (Pied-dans-le-plat). J'ai choisi de proposer aux élèves cet atelier de musique le lundi, parce que je répète avec un quatuor de saxophones à Rostrenen, ce jour-là, sinon j'habite à Guémené sur Scoff et ça serait trop loin. On va faire une petite démonstration aux élèves et professeurs en fin d'année. Les musiciens ?

Ils sont plusieurs, vous les connaissez sûrement, ils s'appellent Sylvain, Axelle, Peter, Océane, Yanna et Thibault. »

Jessica Moritz 5A





A cinq heures du matin, le 2 juin, rendez-vous sur le parking du lycée Paul-Sérusier. Une longue journée attend les élèves : bus, train, et finalement vol Paris-Berlin. Arrivés vers 17h30 et accueillis directement à l'aéroport Berlin-Tegel par leurs correspondants, la première nuit allemande s'écoule.

Le lendemain, cours au lycée Humbolt-Gymnasium et découverte d'Eichwalde (dans la périphérie berlinoise). Certains aperçoivent Angela Merkel le lendemain, lors de la visite du Parlement ; d'autres, les personnages de série-télé Elmo et Cookie Monster, sur la Potsdamer Platz.

le Mur, Berlin a repris toute sa splendeur et son oxygène. C'est un véritable plaisir que de se promener à travers la capitale et sa région !

Accompagnés de quelques 2ndes du lycée Paul-Sérusier, les 3èmes goûtent ainsi à la vie allemande durant onze jours, jusqu'au vendredi 13 juin. Après avoir dit *au revoir* à leur correspondant, le trajet *retour vers la France* peut commencer. Certains envisagent déjà d'y retourner dans les mois ou années à venir, tant

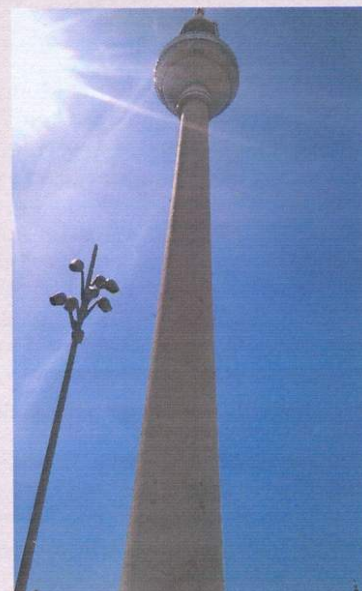
l'échange a été un succès...

Alexandre Le Pors 3F



On se rend rapidement compte que la capitale allemande n'a rien à voir avec celle française. Quand on la survole en avion, on ne voit pas s'étendre du béton à perte de vue mais beaucoup d'espaces verts, de forêts, de lacs. « C'est une grande ville avec des allures de petites villes » a dit Mme Richard.

Elle a raison : ce n'est pas du tout oppressant de se promener dans les rues berlinoises. Bien qu'elle fut bombardée durant la Seconde Guerre Mondiale et agenouillée par



Histoire au CDI -



Au CDI, du lundi 27 au vendredi 31 janvier, il y a eu une curieuse exposition. « C'est la première année que je juge important de marquer la journée internationale de commémoration des génocides et de la Shoah. », nous a confié Mme Richard.

Shoah : mais qu'est-ce que c'est que ça ? Ce mot ne doit pas être inconnu aux 3^{èmes} qui ont normalement étudié la Seconde Guerre Mondiale, en 2013. Voici pour les autres :

De l'hébreu שואה, Shoah signifie « catastrophe ».

En janvier 1942, à la conférence de Wannsee, les nazis décident « la Solution Finale » (objectif : tuer les 11 millions de Juifs d'Europe).

Ils vont créer des camps d'extermination pour tuer de façon industrielle et rapide un maximum de personnes. Les nazis vont les déporter, c'est-à-dire les arrêter et les parquer dans des trains qui les conduiront vers les camps d'extermination en Pologne. Rien que ce trajet est une horreur. Il dure plusieurs jours, plusieurs jours de souffrances sans eau ni nourriture, à travers la maladie et la folie, dans des wagons à bestiaux remplis de centaines de prisonniers. A la fin du voyage, une grande partie des déportés sont morts. Arrivés au camp d'extermination, les Juifs survivants sont triés par les soldats SS (Schutzstaffel : escadron de protection), en deux groupes : ceux qui vont travailler et ceux qui vont mourir.

Cette seconde catégorie va devoir se déshabiller et laisser leurs valises dans des vestiaires puis se diriger vers les chambres à gaz en croyant qu'ils vont prendre une douche. Les personnes sont tuées par un gaz mortel, le Zyklon B.

Environ trente minutes plus tard, lorsque tout le monde est mort, les prisonniers sélectionnés pour travailler (les Sonderkommando) sortent les cadavres des chambres à gaz pendant que d'autres trient les objets récupérés. Les corps sont ensuite brûlés dans des fours crématoires. On ne peut pas vraiment dire que les Sonderkommando ont de la chance de rester en vie.



Durant la Seconde Guerre Mondiale, les Juifs (ainsi que les Tziganes, les handicapés, les malades mentaux et les homosexuels) furent persécutés à mort pour le seul « crime » d'être de cette « race » (rappelons qu'être Juif c'est surtout être de religion juive). A partir de 1940, les nazis instaurent dans les territoires occupés, ainsi que dans le leur, des lois antisémites. En Pologne, les Juifs sont enfermés dans des ghettos (quartiers fermés d'une ville où ils sont isolés) où la plupart meurent de faim, de maladies,... Dans le reste du Reich allemand, on trouve des camps de concentration où les prisonniers sont utilisés comme main-d'œuvre gratuite.

Après l'invasion de l'URSS (Russie), les *Einsatzgruppen* (groupes mobiles) sont chargés d'éliminer les Juifs, village par village après le passage de l'armée allemande, d'abord en Pologne puis en URSS. C'est la « Shoah par balles » car les personnes sont rassemblées devant des fosses avant d'être tuées à coup de fusil.



Leur vie est horrible. Le matin, très tôt, qu'il neige ou qu'il fasse beau, ils doivent se ranger dehors pour que les gardes puissent faire l'appel. Ils vivent dans des baraquements surveillés par des kapos (anciens tueurs, voleurs, violeurs... sortis de prisons par les nazis). Si un kapo veut tuer un Juif, il en a tout à fait le droit. Les déportés ne pouvaient même pas dormir confortablement : leurs lits n'étaient que des planches de bois qu'ils devaient se partager entre trois ou quatre. Dans ces camps, la vie était insupportable ; si l'on peut appeler ça une vie. On perdait toute humanité, on n'avait plus de nom mais seulement un numéro qu'on nous tatouait sur le bras. Il y avait les maladies, l'odeur des cadavres, les rats, les poux, les expériences médicales délirantes, la torture... Quand les Alliés (principalement des Américains) ont découverts les camps en 1945, il y avait des immenses tas entiers de cadavres. Les survivants étaient squelettiques, semblable à des morts-vivants.

Depuis voilà quelques mois, les soldats SS avaient fui les camps, abandonnant leurs prisonniers sans eau ni nourriture. Abandonnant les restes de leur massacre à leur tragique condamnation.

La France n'est pas innocente dans cette horreur. En effet, en 1942, les policiers français de Paris ont fait la « rafle du Vel' D'hiv' » où 13 152 Juifs ont été arrêtés. Les nazis ne demandaient que les adultes, les Français leur ont donné aussi les enfants. 4 115 enfants. Plus de huit fois le collège Beg-Avel.

Au lendemain de la guerre, les nazis et leurs alliés sont jugés pour « crime contre l'humanité ». Cette sentence qui venait d'être créée, juge tout acte inhumain contre une population pour des motifs religieux, raciaux ou politique.

C'est pour se souvenir de ce massacre (plus de six millions de Juifs sont morts durant la guerre) que chaque année, en France comme dans le reste du monde, on commémore la Shoah. Madame Richard nous a confié « Il ne faudrait absolument pas que dans quelques années, on entende des gens dire "Cela n'a jamais existé". Car si, ça a existé. « Shoah » est l'appellation même de l'Horreur, mais est terriblement vrai. Le mot d'une époque de souffrance et de folie dont on ne peut même pas imaginer l'horreur.



Alexandre Le Pors 3F



سلاام علی

عاصم علی

*Bonjour Ali

Depuis le début de l'année scolaire 2013-2014, il y a un « nouveau » au collège. Il y a certes beaucoup de « nouveaux » mais lui n'est pas des moindres. En effet, Ali vient de la région du Pendjab au Pakistan.

Je l'attends, installé à l'une des tables du CDI. Il entre et s'installe. L'interview commence directement.



Peux-tu te présenter aux lecteurs du journal ?

Je m'appelle Ali Ullah Ameer, j'ai seize ans et je viens de la région du Pendjab au Pakistan. Je fais de la boxe et de la course.

Depuis quand habites-tu en France ? Comment trouves-tu la France ? Le collège Beg-Avel ?

Je suis arrivé en juin 2013. Pour moi qui ne parlais pas le français, je l'ai trouvé un peu difficile. Depuis, je me suis beaucoup amélioré. J'aime bien habiter en France et surtout en Bretagne, à Carhaix. Je trouve que le collège Beg-Avel est bien car les professeurs sont gentils.

Quelles différences y a-t-il entre la France et ton pays d'origine ?

Les paysages français sont différents de ceux du Pendjab. J'aime bien me promener en France. La nourriture est très différente aussi. Ce que je préfère, c'est les crêpes.

Pour mieux comprendre d'où vient Ali, arrêtons-nous sur son pays :

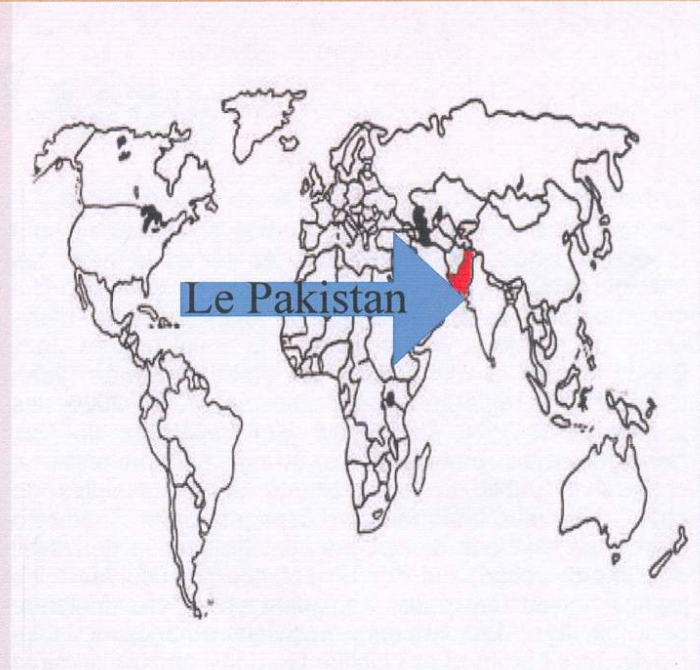
Le Pakistan se situe entre l'Iran, l'Afghanistan, la Chine et l'Inde. Il est le deuxième pays musulman du monde après l'Indonésie et est indépendant depuis le 14 août 1947 (fête nationale). Le Pakistan est traversé du nord au sud par le fleuve de l'Indus et ses paysages ont beaucoup de terres sèches et de déserts. Au nord-ouest, on trouve les chaînes de montagnes de l'Himalaya et du Karakorum. Sa capitale est Islamabad.

Le Pendjab (d'où vient Ali) est l'une des quatre régions du Pakistan. C'est la plus peuplée et la plus riche : le Pendjab représente 51 % des 179 millions d'habitants du Pakistan. Il est partagé entre le Pakistan et l'Inde depuis 1947 ; ainsi il y a deux Pendjab : le Pendjab pakistanais (dont la capitale est Lahore) et le Pendjab indien.

Le Pendjab a connu plusieurs affrontements entre l'armée pakistanaise et indienne durant les guerres de 1965 et de 1971.

Il est recouvert de nombreuses forêts et de beaucoup de terres cultivées.

Quatre importantes rivières le traversent et surtout le fleuve Indus.



La province a aussi quelques paysages désertiques comme le désert du Cholistan, dans le sud.

Là bas, l'hiver est doux et pluvieux. En mai, il y a la mousson : de grandes pluies torrentielles. Les mois de juin et juillet sont très chauds et secs avec des températures allant jusqu'à 50°C. La chaleur persiste jusqu'en octobre, mais est ponctuée par des pluies à partir d'août. Le Pendjab est une des régions les plus éduquées du Pakistan.

Nous te souhaitons tous une bonne fin d'année dans notre collège, Ali !

Alexandre Le Pors 3F



Kids & Music

Le mardi 8 avril, les élèves de 4èmes et 3èmes se sont rendus au cinéma *Le Grand Bleu* (les 4èmes le matin, les 3èmes l'après midi) pour y visionner *Kids & Music*, un film documentaire de Ramon Tort. Il relate l'histoire d'une école de musique à Barcelone : le Saint-Andreu Jazz Band, fondé et dirigé par le grand jazzman Joan Chamorro. Il regroupe depuis sa création en 2006 des jeunes de 6 à 18 ans autour d'un répertoire de jazz classique avec beaucoup de swing. Cet orchestre a conquis le public et est présenté dans les salles de concert les plus importantes d'Espagne. Joan Chamorro affirme sa méthode d'enseignement (beaucoup de travail et d'improvisation) qui donne d'étonnants résultats : les jeunes qui en font partie atteignent un niveau inattendu pour leur âge ! Les célèbres musiciens américains Jesse Davis, Terell Stafford et Wycliffe Gordon - artistes admirés par tous les amateurs de jazz - accompagnent les jeunes talents et sont pour eux un exemple.

C'est un film à ne pas manquer, qui vous enchante grâce aux émotions que ces jeunes ressentent et arrivent à partager avec le public. Non seulement pour les amateurs de jazz mais également pour tous ceux qui veulent découvrir comment la musique peut avoir une influence sur le développement des enfants en les rendant plus matures et disciplinés, en leur donnant l'opportunité de nouer des liens privilégiés d'amitié et de partager le plaisir d'apprendre.

De plus, lors de leur voyage en Espagne, les 3èmes sont allés visiter l'école de musique de Saint-Andreu et ont pu assister à une répétition !

Le film *Kids & Music* - projeté aux élèves en version originale sous-titrée français - est un volet du jumelage culturel Beg Avel-Glenmor 2013-2014, autour du jazz.

Depuis le début de l'année scolaire 2013-2014, plusieurs interventions ont déjà eu lieu. Les professeurs ont été sensibilisés au projet en septembre 2013, deux classes de 3èmes ont rencontré le groupe "African Jazz Roots"



en octobre 2013, les 4èmes, après avoir visité l'Espace Glenmor en décembre 2013, ont rencontré le groupe "Good Time Jazz" dès janvier 2014 jusqu'au mardi 8 avril et sa projection *Kids & Music*. Depuis le début de l'année scolaire, les 4èmes profitent de l'intervention mensuelle du musicien Peter "Pikey" Butler. D'autres événements ont eu lieu : en mai, les 6èmes ont eu une intervention sur les origines du jazz aux Etats-Unis et, le mardi 20 mai, une grande partie du collège a assisté au concert envoûtant du groupe Karl Gouriou Quartet.

L'échange culturel Beg Avel-Glenmor est établi sur trois ans : 2013-2014 (jazz), 2014-2015 (musique actuelle) et 2015-2016 (musique classique).



Alexandre Le Pors 3F



Hallo Laura !

Du 21 mars au 25 avril, une nouvelle élève est venue compléter la 3^{ème} F. Sa venue n'était pas insignifiante car cette « nouvelle élève » vient d'Allemagne, pour un échange prolongé à Carhaix.

Elle a accepté de se faire interviewer par le journal.

Peux-tu te présenter aux lecteurs du journal ?

Je m'appelle Laura, j'ai 15 ans et je viens de St Georgen en Forêt Noire (Allemagne).

Pour combien de temps es-tu en France ?

Je suis arrivée le 20 mars et je passe 6 semaines en France jusqu'à mon départ le 4 mai 2014.

Comment furent tes premiers jours en France ?

La compréhension n'était pas trop difficile car j'apprends le français au lycée, en Allemagne, et ma famille d'accueil parle aussi allemand. Par contre, à Beg-Avel je n'ai pas tout compris tout de suite mais c'est normal au début. Mais maintenant, ma compréhension s'est beaucoup améliorée.

Je me suis assez vite adaptée à la vie française à part peut-être, au début, à la longueur des journées scolaires qui m'épuisait un peu.

Du coup, si tu parles déjà l'allemand et le français, combien de langues parles-tu ?

En tout, je parle quatre langues : oui, l'allemand et le français, mais aussi l'anglais et l'espagnol. Mais quatre langues, ce n'est pas assez pour moi, je voudrais encore apprendre le latin, le grec, le russe... Si une fée me proposait trois vœux, mon premier serait de parler toutes les langues (pour que personne ne puisse se moquer de moi dans une langue que je ne comprendrais pas !)

Comment trouves-tu la France ? la Bretagne ?

J'adore le français et les « Granola ».

Les « Granola » ?

Oui, ça n'existe pas en Allemagne et j'aime beaucoup. Comme les crêpes par exemple. Si, il y a bien des crêpes en Allemagne, mais pas autant qu'en France. Ici, on en mange presque tout le temps mais pas dans mon pays. C'est comme avec nos Bretzel : nous, on peut en trouver partout alors



qu'en France, c'est rare d'en trouver. J'aime aussi le beurre salé, qu'on trouve seulement en Bretagne. Mais je n'aime pas que la gastronomie. J'aime aussi les superbes paysages, les histoires intéressantes et les traditions de la Bretagne.

Pourquoi fais-tu un échange en France ? D'où t'es venue l'idée ?

Après être venu en France en juin avec l'échange Carhaix/Sankt-Georgen en 2013, Alexandre m'a demandé si je voulais faire un second échange, prolongé cette fois. J'ai tout de suite été d'accord et enthousiaste. J'adore les langues étrangères et voyager. J'étais très contente d'avoir la chance d'améliorer mon français et de faire la connaissance de ce pays super intéressant et d'en rencontrer les habitants. Alexandre est venu chez moi d'octobre à décembre 2013 et me voilà en France !

Penses-tu revenir en France dans quelques années (pour un nouvel échange ou un simple voyage) ?

Oui, bien sûr, peut-être pas pour un nouvel échange mais pour rendre visite à mes amis français. Dans quelques années ? Pourquoi dans quelques années ? Moi, je veux revenir très bientôt, en France !

Alexandre Le Pors 3F

Objectif Brevet

A quoi vous fait penser la fin de l'année scolaire ? Aux vacances ? A l'été ? Aux voyages ? Et bien, pas tout à fait pour les 3èmes. Eux, ils ont encore une étape à franchir avant de quitter le collège : le Brevet !

Mon Dieu ! Le Brevet, c'est trop dur, c'est trop compliqué ! Effectivement, il y a de quoi se faire du souci, mais en fin de compte, si on révise bien, on l'a dans la poche ! La plupart des 3èmes sont allés le vendredi 20 juin à la fête du collège en la considérant comme la dernière présence de Beg-Avel. Après, on abandonne le collège et cap sur le lycée !

Une étape du Brevet est déjà passée le mardi 17 juin : l'histoire des arts, on n'en parle plus !

Maintenant, il faut se concentrer sur les épreuves de maths, de français et d'histoire-géo/éducation-civique qui auront lieu les 26 et 27 juin.

Heureusement, le collège a proposé deux jours de révisions en classe, les 23 et 24 juin. De toute façon, les élèves ont été bien préparés avec deux Brevets Blancs au cours de l'année.

Courage, plus que quelques jours avant le Grand Jour !

Le journal souhaite
bonne chance à
tous les 3èmes !

Alexandre Le Pors 3F



L'affaire de l'espionnage du Petit Nicolas

Le fond de l'affaire. Le 7 mars, le journal *Le Patelin* révèle que le Conseil de Classe lit secrètement les messages-papiers de l'ex-Premier-Elève de la Classe, depuis plusieurs mois dans le cadre d'une rumeur pour "corruption" et "trafic de carte Pokémon". A la base le Petit Nicolas aurait été écouté à la demande des commères de l'Ecole, papotant des accusations de triche lorsqu'il avait gagné toutes les billes de l'école, en 2007. Apparemment, il aurait été aidé par son ami Mou-du-Homar K-Daffi. A cette occasion, les commères découvrent une autre affaire : les conversations avec le "délégué-suppliant" de la classe, Thierry Herblog, révèlent que le Petit Nicolas se serait discrètement renseigné sur l'affaire Bête-en-court, dans laquelle il était également cité, par Gilbert le Zarbi-vert, délégué-élève du Conseil d'Administration. Ce délégué-élève, un proche de Thierry Herblog, aurait en échange demandé à l'ancien Premier-Elève de jouer de son intellect pour lui faire obtenir une bonne note au cours de M. Monaco, en vain.

Perquisitions dans les casiers des délégués. La veille des révélations du *Patelin*, *L'Escargot* fait état de perquisitions menées le 4 mars dans les casiers de Thierry Herblog et Gilbert le Zarbi-vert. Elles font suite à un rendez-vous chez la C.P.E. le 26 février pour "trafic de cartes Pokémon".

Thierry Herblog dément. Si dans un premier temps, le Petit Nicolas est resté silencieux, son "délégué-suppliant" a immédiatement démenti les accusations du *Patelin*. Il dénonce alors une "affaire scolaire".

Des "délégués-suppliants" s'indignent. Peut-on écouter un ancien Premier-Elève alors qu'il converse avec son "délégué-suppliant" ? Le débat éclate dès le lendemain des révélations et aboutira par un mot collé dans les carnets de liaisons : "Il n'est pas autorisé par le Règlement Intérieur d'écouter les conversations d'autrui".

Le Petit-Nicolas alias « Paupol Bise-de-Mammouth ». Visiblement au courant que le Conseil de Classe lisait ses messages-papiers, l'ancien Premier-Elève s'était initié à faire de petits avions en papier. Dans ces nouveaux messages, il se faisait appeler Paupol Bise-de-Mammouth, réel nom de l'ancien compagnon de jeu de Thierry Herblog. Aujourd'hui élève modeste à Mon-Tél-A-Vie, ce dernier dit souhaiter « retrouver son anonymat », alors que son nom fait le sujet de maintes conversations. S'exprimant le 19 mars, le vrai Paupol Bise-de-Mammouth explique avoir « l'impression d'être un pion dans un sac de détritus ».



L'Administration était-elle au courant ? Alors que l'UMP (Uniforme de Marin pour le Pique-nique) dénonce un « harcèlement » contre le Petit Nicolas et que des centaines de "délégués-suppliants" dénoncent les méthodes des délégués-principaux, la question de la responsabilité de l'Administration se pose rapidement. L'opposition se demande notamment si l'actuel Second-Elève de la Classe (Jean-Marc Héros), la Garde des Sots (Christiane Tu-me-diras) et l'élève-surveillant (Manuel de Valse) étaient au courant avant les révélations du journal *Le Patelin*.

« **L'affaire Petit Nicolas** » devient « **l'affaire Tu-me-diras** ». Le 10 mars, la Garde des Sots, Christiane Tu-me-diras, déclare qu'elle n'a pas entendu la rumeur sur les actions du Conseil de Classe avant la parution du *Patelin*. L'opposition n'y croit pas et les moqueries pleuvent. Un glissement s'opère et « l'affaire Petit Nicolas » devient « l'affaire Tu-me-diras ».



Valse et Tu-me-diras au courant, selon le *Coin-Coin saucissonné*. Le journal satirique assure le 11 mars que l'élève-surveillant, Manuel de Valse, et Christine Tu-me-diras disposaient depuis le 26 février d'informations sur les actions du Conseil de Classe. Le chef de l'UMP, Jean-François Cocu, veut savoir si l'actuel Premier-Elève, Flamby New-Holland, était « oui ou non au courant ».

L'agenda du Petit-Nicolas reste à la disposition des gribouillis des filles. En perpendiculaire, la Cour de Récréation juge le 11 mars irrecevable le pourvoi du Petit Nicolas contre la saisie de son agenda dans le cadre de « l'affaire Bête-en-court », en raison du non-lieu dont il a bénéficié dans ce dossier. Nouveau coup dur pour l'ancien Premier-Elève, la Cour de Récréation peut continuer à gribouiller son agenda.

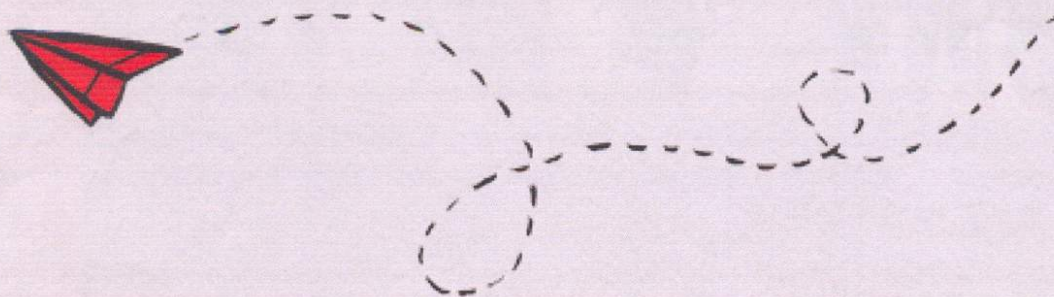
L'UMP demande le renvoi de Tu-me-diras. L'UMP réussit à mettre la Garde des Sots au centre des rumeurs. Jean-François Cocu réclame le renvoi de l'école de Christiane Tu-me-diras, l'accusant d'avoir « menti ».

L'escalade des mots et des élèves. « Petit cochon », « dealer de bonbons », « voyons, voyou ! »... le PS (Plein de Saucisses) sort l'artillerie lourde pour cibler l'ancien Premier-Elève de la Classe face à la tentative de l'UMP de détourner l'attention.

New-Holland reçoit les magiciens et envisage d'organiser un spectacle d'illusion pour faire oublier cette triste affaire. Silencieux depuis le déclenchement de l'affaire, le Premier-Elève reçoit le roi de l'Union des Supers Magiciens (USM), Christophe l'Ignare, et d'autres magiciens. Selon la reine des Sordides Magiciennes (SM), Françoise Marbres, Flamby New-Holland « réfléchit » à une « date » à laquelle organiser ce fameux spectacle. Le lendemain, le Premier-Elève reçoit également les "délégués-suppliants".

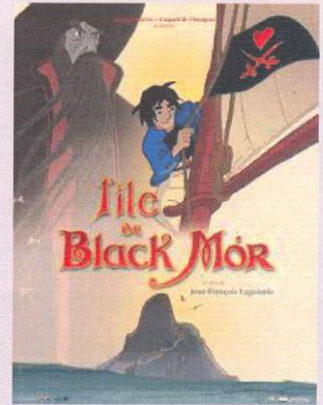
Le Petit Nicolas sort de son silence. Il a visiblement très mal digéré le repas de la cantine, le faisant reprendre ses esprits et le bon choix. Sortant pour la première fois d'un long silence, l'ex-Premier-Elève se fend le 20 mars d'une tribune dans *Le Mariage de Figaro* (à l'aide du journaliste Beaumarché) pour, dit-il, « s'adresser à ses Camarades de Classe ». S'il le fait, justifie-t-il, c'est « parce que des principes sacrés de notre École sont foulés aux pieds avec une violence inédite et une absence de scrupules sans précédent et blablabla... ». Il renchérit : « Il ne s'agit pas des agissements de tel racaille [...], il s'agit de l'École. Décidément, l'École des droits de l'élève a bien changé. ». Et pour surenchérir encore une fois : « blablabla*****blablabla ». Le Petit Nicolas ironise également sur les déclarations de Manuel de Valse et Christiane Tu-me-diras quant à leur connaissance des actions du Conseil de Classe.

Alexandre Le Pors 3F

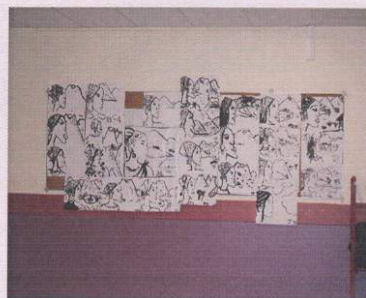


Le projet artistique monté autour du thème des pirates par Mme Dréan, M. Stéphanie et Mme Richard en collaboration avec M. Talec touche à sa fin. Les trois classes de cinquième associées à ce projet ont eu l'occasion de se rendre au cinéma pour découvrir des films et film d'animation pour pouvoir ensuite les étudier en classe.

Ils ont dès le mois de novembre effectué des lectures de fictions du CDI (romans, nouvelles, B, près de 65 titres !) pour élaborer les questions du défi-lecture final. Par classe, ils ont réalisé des recherches documentaires sur les pirates et corsaires et créé des diaporamas avec M. Stéphanie et des panneaux d'expositions avec Mme Dréan, qui seront ré-exploités lors de la Chasse au trésor finale.



Le second trimestre a été riche en découvertes artistiques puisque cette fois, l'accent a été mis sur les rencontres : Bruno Pilorget, talentueux illustrateur et carnettiste est venu au CDI montrer ses œuvres, expliquer ses méthodes de travail et travailler avec nos pirates-illustrateurs, au pinceau et à la main levée s'il-vous-plaît (pas question de faire une esquisse au crayon avant d'utiliser l'encre noire!)



En classe, les thématiques du roman d'aventure et des romans de piraterie ont été étudiées en profondeur et certains titres ont été lus en lecture suivie. Il faut préciser que les « pirates » de 5B, 5C et 5D avaient la possibilité de rendre des fiches « défi » sur leurs lectures, des dessins portant sur la piraterie et des exposés libres tout au long de l'année et pouvaient ainsi gagner des pièces d'or qui vont constituer le butin de la chasse au trésor finale. On raconte que certains pirates auraient même ramassé plus de cent cinquante pièces d'or !

Enfin, la dernière sortie s'est déroulée dans un bateau sur la mer, puis à la citadelle de Port-Louis où nos pirates, un peu trempés par l'averse qui les attendait à terre, ont découvert le Musée de la marine et le Musée de la Compagnie des Indes qui a marqué l'âge d'or de la piraterie sur toutes les mers. Là, les équipages que nous retrouveront à la chasse au trésor de Beg Avel fin juin, se sont regroupés pour répondre à des énigmes et pour réaliser des croquis des plus belles pièces du musée, parfois étudiées en technologie (les instruments de navigation dans l'histoire). Pourtant épuisés de leur journée passée en bord de mer, rincés par les embruns terrestres, ils ont trouvé l'énergie d'entonner des chants de marins appris avec Mme Russo en éducation musicale, M. Talec en breton ou en cours de français avec M. Stéphanie et cela dans le car sur le trajet du retour au micro bien sûr.



Défi-lecture, Quizz-piraterie, improvisation théâtrale, Défi dessin et Pirates-Voice, voici le programme pour notre dernière journée « Pirate » à Beg Avel. Quel équipage arrivera à remporter le magot ? Affaire à suivre ...

C. R.

Actualité nationale - Commémoration de la guerre 14-18

Il y a 100 ans, la première guerre mondiale s'est déclenchée à cause de l'assassinat de François Ferdinand et de sa femme à Sarajevo, le 28 juin 1914, en Autriche-Hongrie.

L'assassinat servit de prétexte pour déclarer la guerre à la Serbie. Alors, la Russie a déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie car la Serbie était l'alliée de la Russie.

Du coup, l'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie car elle était l'alliée de l'Autriche-Hongrie.

Alors, la France a déclaré la guerre à l'Allemagne, car elle était l'alliée de la Russie.

Donc tous les hommes âgés de 20 à 48 ans ont reçu l'ordre de rejoindre les garnisons sous peine d'être emprisonné.

A l'époque, on peut partir plus jeune à la guerre à 17-18 ans, mais uniquement si on s'engage volontairement.

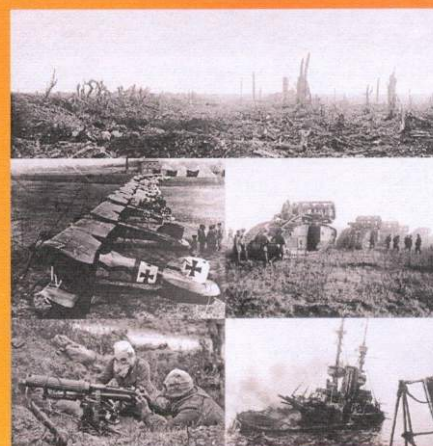
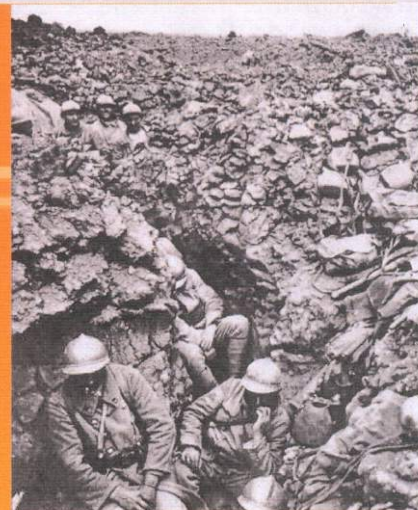
On réquisitionne les chevaux et les voitures pour transporter les troupes vers le front.

Le 15 août, les troupes sont envoyées en masse vers l'Alsace et la Lorraine.

Le plan des français est que l'Allemagne va devoir combattre la Russie, la France et l'Angleterre en même temps, pour arriver au front.

Donc pendant ce temps, les Allemands vont préparer leurs troupes à attaquer la France et pour aller plus vite, ils contournent l'armée Française par le nord en passant par la Belgique (pays neutre). Mais, quand ils ont passé la frontière, l'Angleterre est entrée en guerre.

C'est comme ça que la Première guerre mondiale a commencé. Elle devait durer quatre interminables années.



Q. L. G. 6C



La poupée de Verdun

Quand Papa est parti à la guerre, ça nous a, à tous, fait un peu bizarre.

Un jour d'été, alors qu'il rentrait du bourg, il a dit à Maman de venir dans la cuisine. Je jouais dans le jardin, sous la voûte ardente et bleue. Lorsque Papa est sorti de la cuisine, Maman avait les bras croisés sur la table et pleurait. J'ai cru qu'il lui avait fait du mal, mais lui aussi avait les yeux rouges. Avec mon petit frère, on est allé consoler Maman. Elle nous a regardés de son sourire triste et nous a serrés tout contre elle.

Au souper, Papa a annoncé qu'il devrait partir bientôt. Loin. Très loin. Peut-être même quitter le pays. On avait commencé par entendre à l'école des rumeurs quant à une guerre. C'était le fils du notaire Le Menn qui avait dit « J'ai entendu mon père et ma mère parler de l'assassinat d'un archiduc de l'Empire d'Autriche-Hongrie, là-bas, entre l'Italie et la Grèce. Je ne sais pas trop pourquoi, mais à cause de ça, l'Allemagne risque de nous déclarer la guerre et aussi à la Russie et à l'Angleterre, à cause des traités d'alliance ou un truc comme ça. » A ce moment-là, le maître était entré en classe. Lorsqu'il nous a répondu que cette histoire de guerre n'était que de bêtises, j'ai à peine remarqué son regard hanté. En un instant, il avait perdu toute son assurance et sa grandeur de professeur et n'était plus qu'un homme grisonnant aux peurs d'enfants. Le monstre qui se cachait sous son lit était différent du nôtre ; il apportait avec lui les relents de la Mort.

Une autre fois, alors que j'étais à la foire avec Maman, on a entendu le vendeur de légumes discuter avec un chasseur :

« Alors comme ça, ils vont nous forcer à aller à la guerre ?

-Oui... Je ne sais pas ce que je vais dire à ma femme. Elle va être sacrément triste. Toi, tu as de la chance, tu n'as pas de famille à t'occuper. Tu ne laisses personne derrière toi. Moi, si.

-Ne crois pas que ça va m'être facile pour autant. »

Un client d'une cinquantaine d'année qui avait entendu la conversation, s'approcha et dit :

« Moi, j'ai vécu la guerre de 1870 et je sais ce que c'est ! Avant, j'étais en Lorraine. J'ai dû fuir et je n'ai aucune envie de recommencer, bon Dieu !

-Vous croyez vraiment qu'on pourra y faire quelque chose, nous ? C'est à l'État de régler tout ça, et qu'on ne nous envoie pas sur le front.

-Qu'ils y aillent eux-mêmes, les politiciens !

-Tout à fait ! »

Maman faisait comme si elle n'entendait rien de tout cela, mais je voyais bien ses yeux se mouiller. Après avoir acheté trois salades, elle nous a précipités hors de cette rumeur et m'a dit :

« Surtout, n'écoutes pas ce qu'ils disent. Ce ne sont que des bêtises. »

J'ai hoché la tête, sans vraiment comprendre ce qui se passait.

Je crois que le soir où Papa nous a annoncé qu'il devait partir, maman s'était déjà plus ou moins faite à cette idée. Mais elle était triste. On était tous tristes. Tous.

En fin de semaine, on est allé chez Pépé et Mémé, près de Quimper. Ils habitent une charmante maisonnette en haut d'une falaise. Ces deux jours – les derniers avec mon père – resteront à jamais dans mes souvenirs. Le samedi, je suis allée, avec mon petit frère et mes grands-parents, faire une promenade.

C'était la seconde fois de ma vie que je voyais la mer et je la trouvais magnifique. Parfois, quelques mouettes troublaient de leur élégance l'étendue bleue et scintillante. Je ne savais pas encore que bientôt, l'océan ne serait plus aussi calme et qu'il se tinterait de rouge. Le soir, quand on est rentré, Papa et Maman étaient penchés au-dessus de la table. Une grande carte y était étalée. Je ne savais pas exactement ce qu'elle représentait, mais maintenant, je comprends qu'il s'agissait du nord-est de la France. Ils y avaient tracé un grand quadrillage déterminé par des lettres et des chiffres. Pépé et Mémé nous ont dit d'aller jouer dans la chambre. Au bout d'une demi-heure, je me suis glissée hors de la pièce. Dans le salon, Mémé tentait de consoler Maman. « Allez, courage, courage », répétait-elle inlassablement, une main sur l'épaule de Maman en pleurs. Papa a passé tout le dimanche avec nous. On a joué au cheval et aux poupées.

Le soir, Mémé avait préparé un grand repas. Je me suis régalée jusqu'à ce que j'aie l'impression que mon ventre allait exploser. Je n'avais pas compris pourquoi un tel festin. En fin de soirée, on est allé à la gare de Quimper. Papa nous a serrés longuement dans ses bras, sanglotant dans nos cheveux et nous a embrassés sur chaque joue. Le baiser entre lui et Maman parut interminable. Ils ne pouvaient pas se quitter. Finalement, on a grimpé dans le wagon. On s'est assis et on a regardé par la fenêtre Papa demeurer sur le quai. Quand le train a commencé à bouger et que j'ai vu Papa s'éloigner – c'est nous en fait, qui nous éloignons, mais je n'en avais pas conscience -, un sursaut de désespoir m'a pris et j'ai crié « Papa ! Non, ne pars pas, Papa ! Ne nous laisse pas ! » Maman s'est jetée sur la porte du wagon et l'a ouverte en un coup de vent. Si le contrôleur ne l'avait pas retenue, elle aurait sauté du train. Je la voyais se débattre telle une hystérique et par la fenêtre, Papa s'éloigner de plus en plus, jusqu'à disparaître...

On est arrivé très tard à la maison. On n'a pas allumé la lumière, on n'en avait pas la force - ni de se déshabiller, d'ailleurs. On s'est endormi, comme ça, les joues douloureuses de larmes et l'esprit meurtri par cette tragique séparation.

La vie a repris son cours. Le maître était parti lui aussi à la guerre. Madame Jaouen, sa remplaçante, devait souvent calmer les explosions de tristesses de certains élèves. Durant plusieurs jours, je n'ai pas osé parler. On était plusieurs dans mon cas. Nous étions encore très jeunes et avions du mal à contrôler nos émotions.

Une nuit, j'ai même fait un cauchemar affreux.

Devant moi hurle un champ de bataille. Je suis seule dans les ruines fumantes d'un monde révolu. Je suis habillée en infirmière. Soudain, j'entends des cris. Je me précipite auprès des blessés. Je rassure l'homme – il ressemble vaguement à notre maître – et soigne son bras. Un deuxième appel surgit d'une fosse. Cet homme-ci, je ne le connais pas. J'ai à peine le temps de panser son visage déchiré qu'une troisième supplique s'élève dans mon dos. Je remonte l'excavation d'obus et me retrouve encerclée de personnages désarticulés qui m'implorant de les aider. Je leur bredouille que je ne peux pas. Ils continuent d'avancer, certains boitent et d'autres rampent, les bras tendus. Je plaque mes deux mains sur mes oreilles et m'enfuis à toute allure. Je me réfugie dans une maison délabrée. Il n'y plus de rez-de-chaussée, seul un étage survit, en équilibre sur l'escalier. Le toit s'est effondré en son centre. Je me poste sous la voûte nocturne. Une douce pluie d'étoiles rafraîchit mon visage. Soudain, je me fige. Derrière moi, j'entends une faible respiration voilée de toux. Lentement, je me retourne. Un lit est apparu dans la pièce. Je m'en approche. D'entre les draps miteux, mon père me sourit. Je me jette dans ses bras. Son sourire est gercé et son visage, livide. Je soulève les couvertures et pousse un cri. C'est effroyable. Je sens tout s'effondrer autour de moi. Les suppliques des soldats condamnés s'amplifient, mes tympans éclatent. Je ne ressens pas la douleur. Je vois seulement mon père, souffrant. De la tête à la taille, c'est un humain... De la taille aux pieds, c'est un énorme gigot ; l'os est ensanglanté...

A chaque fois que je faisais ce cauchemar, je me réveillais en hurlant, les draps souillés par la peur. Maman était toujours à mes côtés et tentait de me calmer. Ensuite, nous pleurions ensemble. Elle m'accordait ces soirs-là, de venir dormir avec elle. Je me blottissais contre son dos fragile, espérant ne jamais plus rêver à nouveau. C'était impossible. Pour ne pas penser à Papa, il me fallait l'oublier, et ça, ça m'était inimaginable.

Un jour d'octobre, le facteur déposa un courrier dans notre boîte aux lettres. C'était étrange, voilà plusieurs mois que nous n'avions rien reçu et ce jour-là... Je pris l'enveloppe entre mes petites mains et tentai de déchiffrer le nom de l'expéditeur. Tout à coup, je me précipitai dans la maison, criant de joie « Maman ! Maman ! C'est Papa ! Papa nous a écrit ! » Mon petit frère fondit en larme, tandis que Maman lisait chacune des lettres avec la plus grande attention. Elle souriait faiblement. Elle m'ordonna d'aller chercher la grande carte de Pépé et Mémé, dans sa chambre. Elle l'étala sur la table et ses yeux jouèrent entre le courrier et la carte. « Papa est en Flandres et il va bien ». Comment avait-elle deviné son emplacement ? Ça n'était pas mentionné dans la lettre. Quelques années plus tard, ma mère m'a expliqué que les quadrillages tracés sur la carte étaient des points de repères. La première lettre du message et le premier chiffre permettaient de situer Papa. Il ne pouvait le dire librement, la censure militaire le leur interdisait.

On était extrêmement soulagés de savoir Papa en vie. On s'était fait tellement de soucis. Mes rêves se radou-

-cèrent un moment. Quelques mois plus tard cependant, la réalité donna naissance à de nouveaux fantômes. Cette réalité surpassait mes chimères, la frontière de mes rêves se brisa soudainement après des années de force dans l'enfance.

C'était un lundi. Ce jour, je le ressens encore à travers mes souvenirs. Ce fameux jour où les prières adressées au bon Dieu chaque dimanche s'exaucèrent ; le premier lundi d'une longue liste. Des miracles du genre, il s'en déroula chaque semaine – si bien sûr, on peut en parler avec enthousiasme. Par fourgons entiers revenaient des soldats. Quand on l'a appris, on s'en est vivement réjoui et on espérait plus qu'une chose : que Papa fasse partie d'un de ces convois. Bien vite cependant, on se rendit compte du malheur qu'ils apportaient.

Les hommes qui revenaient étaient directement envoyés à l'hôpital. On voyait en leur corps toute l'horreur de la guerre. Certains avaient les jambes cassées ou alors les bras complètement disloqués. Si ça n'avait été que ça... Certains n'avaient plus aucun membre, le visage réduit en bouillie, des éclats d'obus entre les côtes et, l'année suivante, du gaz asphyxiant plein les poumons. Eux, ils toussaient du sang et finissaient pas mourir. De toute façon, leur vie était anéantie. On les appelait les « Gueules cassées », avec une compassion mêlée de dégoût. Je refusais désormais d'imaginer Papa revenir par l'un de ces convois.

En 1916 – presque deux ans après que Papa fût parti à la guerre - on avait déjà reçu plusieurs lettres. Parfois, il en arrivait chaque semaine, parfois on restait sans nouvelle durant de longs mois. La neige avait accompagné ce début d'année jusqu'en mars, jusqu'au cinq mars. Je me souviendrais de ce jour toute ma vie. Le jour où Papa nous a écrit qu'il allait vers sa mort.

Dans l'odeur douceâtre de la cuisine, Maman découvrait avec nous les mots de Papa. Quand elle eut fini de lire, elle éclata en sanglots. Je pris alors la lettre et tentai de la lire. Je ne compris pas où Papa voulait en venir. Apparemment, Maman, si. Quand elle se fut calmée, elle nous expliqua que Papa ne se sentait plus de force pour combattre. Apparemment les Allemands approchaient de son camp. Désespéré, il nous expliquait d'une écriture tremblante qu'il devrait, contre son gré, faire partie de cette bataille - bien sûr, il ne l'a pas exprimé ainsi, sa lettre aurait été sévèrement censurée ; il nous l'a dit d'une manière détournée que seule maman savait "déchiffrer".

Mon père qui, en 1914, avait la certitude qu'il allait écraser les Allemands, nous avouait aujourd'hui qu'il pensait mourir face à la puissance de l'ennemi. Il nous faisait ses adieux. C'est affreux de savoir ainsi que son père est encore en vie, qu'il va mourir, mais qu'on ne peut rien y faire car il est trop loin. Si je l'avais pu, je l'aurais rejoint, afin de le consoler. Dans mes rêves de petite fille, je m'en sentais capable. Mais comment laisser Maman toute seule, elle qui dépérissait de jour en jour ? Depuis qu'elle remplaçait Papa dans les champs, son teint hâlé virait au blafard. Les lourdes cernes qui pendaient sous ses yeux ne faisaient qu'accroître ma tristesse. Entourée d'une mère souffrante et d'un père absent, je devais grandir seule avec mon petit frère. Chaque soir, après que

je lui eus raconté une histoire, il me demandait de sa petite voix cristalline « Tu sais quand Papa il rentre ? Ça fait longtemps qu'il m'a pas fait de câlin. J'ai peur, tout seul, la nuit. Quand Papa me faisait mon câlin, les monstres de l'armoire me laissaient tranquille. » Je le serrais fort contre moi et lui promettais que Papa rentrerait bientôt. Je tentais de le convaincre alors que moi-même, je n'y croyais pas. « Guerre », c'avait été un mot nouveau dans notre vocabulaire. Un son de pioche. Maintenant, c'était comme si Papa était parti depuis toujours à cette guerre qui n'en finissait pas. On avait cru qu'elle serait remportée au bout d'un mois mais elle perdura, perdurait, perdurera.

Le soir même où on a reçu sa lettre, on s'est dépêché de lui répondre. Maman lui disait que tout allait bien se passer, que Monsieur Teriovic, notre vieil ami en proie à une maladie, allait bien finir par s'en tirer, qu'on l'encourageait chaque jour à reprendre des forces. Nous lui avions proposé de s'installer chez nous ou bien chez notre voisine, dont le mari était décédé des suites d'un gazage. Monsieur Teriovic - l'anagramme de « Victoire », je crois -, c'était un personnage inventé par mes parents. A travers les malheurs de cet homme, ils transposaient les leurs. Dans chaque lettre, on entendait parler de lui, ainsi que dans celle de Papa, reçue le jour-même. La censure n'avait aucun intérêt à s'occuper de la vie d'un vieil homme comme Monsieur Teriovic.

A un moment, j'ai dû prendre la plume pour finir l'écriture. Maman n'en avait plus la force ; elle était faiblement agitée de sanglots. Je lui ai alors écrit ce qu'il me passait par la tête : l'histoire d'un petit lapin dont les parents disparaissent. Après avoir rencontré tous les animaux de la forêt, le petit lapin retrouve leurs traces. L'histoire finit bien. Je ressentais la forte envie que notre histoire finisse bien, elle aussi. Je fus soudainement portée par des rêves qui, un instant auparavant, me paraissaient inaccessibles. Je racontai à Papa comment s'était passée ma journée, comment la maîtresse nous avait permis d'aller jouer dans la neige. Qu'après, elle nous avait raconté un conte d'hiver et qu'on avait beaucoup rit. Je ne racontai pas que la mère de mon amie Amélie avait été retrouvée noyée dans leur puits ; apparemment, elle ne pouvait plus supporter l'absence de son époux. J'essayai de repenser à des moments heureux, d'avant la guerre, d'avant que Papa ne parte ; je l'écrivis, ça aussi. J'avais rempli entièrement la feuille. J'en pris une autre et je continuai mon récit plein d'espoir. J'espérai qu'il ressentirait ce même espoir, qu'une bouffée de vie viendrait à son être et qu'il réapparaîtrait le lendemain devant la maison, le visage doux, qu'il me prendrait dans ses bras, qu'il m'embrasserait comme avant.

Maman s'était calmée. Elle lut lentement chacune de mes lettres et me regarda de son triste regard :

« Papa sera content de ce que tu viens d'écrire. Il a toujours aimé quand tu lui racontais ta journée. » J'avais pris Maman dans mes bras et lui avais dit que tout irait bien. Elle m'avait répondu que oui.

Le lendemain, on avait envoyé notre lettre par la poste, avec quelques biscuits cuisinés tôt avant l'aube.

On avait laissé les semaines défilier, notre espoir s'affaiblissant chaque jour. Les neiges d'hiver firent place aux bourgeons du printemps. Je m'imaginai me baladant entre les arbres et que Papa devait voir ce même renouveau d'où il était. Je me disais que, malgré la guerre, il devait sentir de tout son être la renaissance de la beauté. On n'avait toujours pas reçu de réponse. En été, on lui avait envoyé par colis plusieurs gourdes d'eau afin qu'il ne soit pas assoiffé sous le soleil ardent. La morgue automnale n'avait pas ravivé la joie dans nos cœurs. Papa s'étonnait-il lui aussi de voir la nuit s'étendre ainsi ? Y avait-il des arbres où il était, afin qu'il puisse voir les feuilles se colorer ?

Un jour où nous étions dans la forêt en quête de châtaignes, mon petit frère a dit :

« Cette châtaigne-là, elle est pour Papa. On lui "envoyera" par la poste, hein, grande sœur ? » Je lui ai dit que oui.

En début décembre, je lui ai envoyé ma lettre au Bonhomme Noël. Je me suis dit que là où il était, il devait bien le croiser, le Bonhomme Noël.

Le vingt-trois décembre, on a reçu une lettre. Ce n'était pas, malheureusement, l'écriture de Papa. Son lieutenant nous y racontait que Papa avait tenu de toutes ses forces durant la bataille qui avait duré plus de neuf mois. Mon père était un héros. Mais les héros ont toujours une fin tragique. Papa était mort dix jours avant la fin de la bataille. La bataille de Verdun, il appelait ça. Il nous adressait sa plus grande compassion et ses meilleures salutations. Maman recevrait, dans quelques temps, une pension de veuve de guerre pour la dédommager. Même une fortune n'auraient su combler le vide qui se faisait en mon être. Soudain, je sentis le monde entier s'écrouler autour de moi. Tandis que mon petit frère gémissait aux côtés de ma mère évanouie, je restais là, plantée droit comme un piquet, portée par des jambes de brindilles. Je regardai la lettre une dernière fois avant de la jeter dans la cheminée. La dernière trace de Papa était avalée par le doux crépitement des flammes. Mon Papa à moi...

La guerre a bien fini par cesser. En novembre 1918, l'Allemagne a signé un traité de paix avec la France : l'Armistice. Quelques jours plus tard, de nombreux soldats sont revenus par train. Dans le village, on a fait une grande fête. Un homme est venu voir ma mère : « J'ai été camarade au front avec votre époux », a-t-il dit. Elle a hoché la tête tristement. Depuis déjà longtemps, elle avait l'œil vide ; toute la vie en était partie et ne reviendrait pas.

Maman est morte finalement ; pas de maladie ni de suicide, seulement de chagrin. On pense que la guerre n'atteint que les soldats, mais on n'imagine pas que les familles peuvent autant en souffrir. Pour son enterrement, mon petit frère s'était paré d'un costume militaire. Bien qu'il eût à peine onze ans, il avait l'air grave d'un homme sage. Moi, j'étais vêtue tout simplement d'une robe noire brodée de dentelle. Nos grands-parents de Quimper nous ont pris sous leur garde. J'avais treize ans.

Les années ont défilé à la fois lentement, mais si rapidement. Certaines fois, je rêvais encore à Papa et à Maman, mais peu. Avec leurs souvenirs seraient aussi remontés ceux de ces quatre années d'horreur et de chagrin, et ça, je ne le voulais absolument pas. Un jour, mon petit-frère s'est réveillé en pleine nuit, secoué de cris.

« Je l'ai vu ! Il était là !

-Qui ? Qui ? on ne comprenait pas pourquoi tant de crainte dans son regard affolé.

-Papa ! Je l'ai vu ! Il est venu me dire bonne nuit ! Papa ! »

On en est resté incrédule. Papa était mort, mon petit frère avait fait un cauchemar : c'était aussi simple que ça. Il n'en a pas reparlé le lendemain, convaincu d'avoir effectivement rêvé.

L'année s'est déroulée calmement. J'étudiais désormais au lycée de Quimper. Chaque fin de semaine, je rentrais du pensionnat et étais accueillie par un bon rôti cuisiné par Mémé. Pendant les vacances d'été, je partis chez mes tantes à Concarneau. Des merveilles plein la tête, je retournais à Quimper pour la rentrée des classes. J'avais désormais dix-sept ans. Voilà sept années que la guerre était finie.

L'automne a engendré l'hiver aussi inexorablement que l'attentat de Sarajevo a engendré la guerre.

Par un jour de décembre, je me rendis à mon village natal. Comme ça, par intuition. Une simple envie. Mon petit frère, qui avait désormais quinze ans, était sûrement en cours au lycée de Quimper. Moi, je faisais l'école buissonnière. C'est fou ce que de simples envies peuvent vous mener à faire. J'ai pris le train puis j'ai marché durant quelques minutes, redécouvrant à chaque rue ce que j'avais abandonné, ce village tout droit sorti d'une autre époque - enfin, pour moi. Plus j'approchais de mon ancienne maison, plus mon cœur cognait dans ma poitrine. D'un côté, quelque chose me disait de ne pas y aller, de l'autre, la curiosité me poussait à me dépêcher. J'ai pris tout mon temps, savourant chacun de mes pas. Soudain, elle est apparue ; je la voyais à l'autre bout de cette route de campagne. Elle, la maison de mon enfance. Elle était toute délabrée, personne ne s'en occupait plus. Les fenêtres étaient brisées, l'herbe en grand fouillis et le toit couvert d'un mélange de neige et de mousse. Je me revis alors jouer dans l'herbe cet après-midi où Papa était rentré du bourg, bouleversé et était allé voir Maman dans la cuisine. Je nous revis revenir à la maison, nous trois, seuls, délaissés par notre père. Puis, surgit l'image fulgurante de la guerre - enfin, du ressenti de cette guerre. Chaque matin et soir, j'allais ouvrir la boîte aux lettres dans l'espoir d'y trouver une lettre paternelle. Ma main, en ce moment-même comme dans mes souvenirs, ouvrit la caisse métallique. Une chose volumineuse y était encastrée. Je la retirai avec peine et me retrouvai le derrière dans les herbes. J'attrapai la clé sous le nain de jardin enseveli et entrai dans la maison.

J'étais sûrement la première personne à y pénétrer depuis des années. De longues toiles d'araignées remplaçaient la tapisserie du salon. Je

m'affalai dans un fauteuil défoncé - celui de mon défunt père - et ouvrai minutieusement le colis déniché dans la boîte aux lettres. Qui avait bien pu le livrer ? La maison était inhabitée depuis longtemps, alors qui ?

On avait délaissé ce nid perdu après la mort de Maman. Le corps de Papa ne nous était jamais parvenu. La guerre était finie.

Dans le carton, il y avait une poupée. Elle paraissait neuve, mais on savait, dès qu'on y prêtait réellement attention, qu'elle était vieille d'au moins cinq ans. Soudain, les derniers fragments du puzzle se remirent en place. Les souvenirs me portèrent loin. Je me revis penchée au-dessus d'une lettre que j'adressais au Bonhomme Noël. Je l'avais envoyée à Papa, personne d'autre ne l'avait lu. Seul Papa savait que je désirais cette poupée plus que tout au monde. Comment... Mes yeux commencèrent à se mouiller. Les larmes du souvenir. Voilà neuf ans que j'avais écrit cette lettre. Moi, enfant. J'avais dix-sept ans désormais. Papa avait-il envoyé ce colis du front ou alors... ?

Quand Papa est parti à la guerre, ça nous a, à tous, fait un peu bizarre. Quand il y est mort, on a vu notre vie s'effondrer.

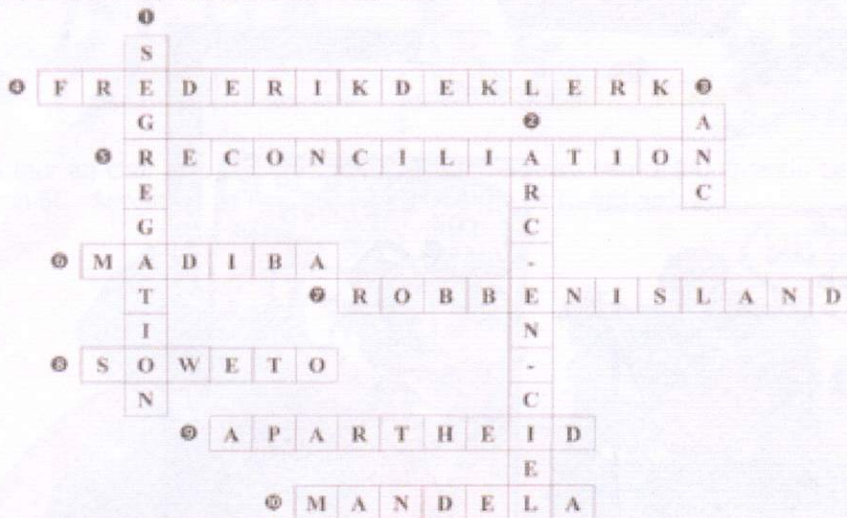
Quand j'ai découvert le colis, ça m'a, à moi, fait un peu bizarre. Quand je l'ai ouvert, j'ai vu toute ma réalité et mon présent s'effondrer.

Le dernier souvenir de Papa : une poupée de porcelaine.
La poupée de Verdun...

Alexandre LE PORS 3F,
mars 2014



SOLUTIONS MOTS CROISÉS « MADIBA »



- 1/ Elle était raciale, séparait les blancs des noirs.
- 2/ Nouvelle Afrique du Sud, multiraciale.
- 3/ Initiales du parti de Madiba.
- 4/ A également reçu le Nobel de la paix pour avoir aidé Madiba dans sa tâche.
- 5/ Réussite de Madiba et de De Klerk, leur a valu le Prix Nobel de la paix en 1993.
- 6/ Son nom de clan.
- 7/ Île où il est resté emprisonné pendant 27 ans.
- 8/ Quartier pauvre d'enfance de Madiba.
- 9/ Régime légal de séparation des blancs et des noirs institué par les Hollandais en Afrique du Sud.
- 10/ Grande perte pour l'humanité. Honoré à son décès le 5 décembre 2013.

Vous avez envie de partager vos blagues et vos jeux ? Rejoignez l'équipe de l'Écho !

MAGIC SQUARES

Écrire les nombres de 1 à 9 dans le tableau de telle façon afin que la somme de chaque colonne, rangée et diagonale principale soient égales les unes aux autres.

Exemple :

15	15	15
6	7	2
1	5	9
8	3	4
15	15	15

Easy

Write the numbers 1 to 9, so that each row, column and diagonal add up to the same number.

2	7	
9		7
3		9 2

Hard

Write the numbers 1 to 16, so that each row, column and diagonal add up to the same number.

	11		5
6	13	12	
15		7	10

7		9	
	11		16
	6		
	13	8	1

BON COURAGE !

Merci à tous ceux qui ont participé aux maxi-têtes ! Maewen, Katell, Laurane, Romane, Chloë, Charlotte et Johanna ont été assez proches du résultat correct, d'autant qu'elles ont participé à la grille de Mots croisés « Madiba », mais c'est FLORENCE GERONIMI qui gagne le N° gratuit ! BRAVO FLORENCE !!!

Les bonnes réponses étaient : 1/ Axelle GRALL 2/ M. Moussaïd 3/ Mme Hémon 4/ Mme Philippe 5/ Mme Védère 6/ Mme Veschetti 7/ Mme Bernard 8/ Cynthia GYOT 9/ Estelle Le Gofe 10/ Angéline Le Guern 11/ Mme Paris 12/ Jérémy MADJEBER 13/ Mme Cloarec 14/ M. Poitou 15/ Mme Védère (à nouveau) 16/ Mme Veschetti (de nouveau). Les réponses ne comportant que les prénoms n'étaient pas validées.

